

OMBRES NOIRES

JAX MILLER

Les infâmes



Les infâmes

Jax Miller

Les infâmes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

Titre original :
Freedom's Child

Éditeur original :
Published by HarperCollins
Publishers 2015

© Jax Miller, 2015

Pour la traduction française :
© Éditions Ombres Noires, 2015

ISBN : 978-2-0813-5358-9

Pour Babchi et le boss de la ville.
Et pour Pat Raia, Robin de mon Gotham.

Prologue

Je m'appelle Freedom Oliver et j'ai tué ma fille. C'est surréaliste, et je ne sais pas ce qui me fait le plus l'effet d'un rêve : sa mort ou son existence. Je suis coupable des deux.

Il n'y a pas si longtemps, ce champ ondoyait et murmurait encore dans la brise tiède, de l'or dansant sous les éclats du soleil de midi. Les pur-sang, figures emblématiques de Goshen, caracolaient à la lisière de Whistler's Field. En tendant l'oreille, on devine presque le rire des enfants de fermiers qui s'entremêle encore aux épis de blé, moisson regorgeant de secrets innocents d'une jeunesse qui cherchait à s'enfuir mais n'avait nulle part d'autre où aller. Comme ma Rebekah, ma fille. Mon Dieu, qu'elle devait être belle.

Mais quelques semaines, ça paraît long quand on est embarqué dans un périple comme le mien. On pourrait presque y voir quelque chose de magnifique. Presque.

Je retiens mon souffle quand je me souviens. Les morceaux de ma fille sont éparpillés dans ce champ.

Goshen, ainsi nommée d'après le pays de Goshen du Livre de la Genèse, quelque part au milieu des célèbres routes du bourbon du Kentucky, sur la ceinture évangélique de l'Amérique. Le galop des pur-sang qui hante ce pâturage mort cède place au martèlement dans ma cage thoracique. La boue craque sous mes pieds tandis que je traverse le champ gelé, mes pas déchirant la terre à chaque souvenir fugace. Le ciel a pris cette teinte argentée annonçant une tempête de neige ; désormais, la couleur de mon âme dégueulasse.

Je reprends conscience du shérif derrière moi, le doigt chatouilleux sur la détente d'un Remington braqué entre mes omoplates. Je reprends conscience de mon propre poing crispé sur mon pistolet.

Traitez-moi de ce que vous voudrez : meurtrière, tueuse de flic, fugitive, ivrogne... Vous croyez que ça me fait encore quelque chose ? À cet instant ? Le froid glacial me comprime les poumons comme si j'allais vomir. Mais non. Toujours hors d'haleine, je me sers de ma robe crasseuse pour essuyer le sang sur mon visage. Je ne sais même pas si c'est le mien. J'ai suffisamment d'adrénaline dans les veines pour ne pas le sentir, de toute façon.

« C'est fini, Freedom », annonce le shérif, avec son accent traînant du Sud. Les larmes tracent des sillons tièdes sur ma peau froide. Elles engourdissent mon visage, mes lèvres brûlent. Une boule dans ma gorge m'empêche de respirer. *Mais qu'est-ce que j'ai foutu ? Comment est-ce que je me suis retrouvée là, bon sang ? Qu'est-ce que j'ai fait de si mal dans la vie pour que Dieu refuse de m'accorder un seul putain de truc bien ?* Je n'en sais rien. J'ai toujours été du genre à avoir beaucoup de questions, mais de réponses, jamais.

PREMIÈRE PARTIE

Freedom et les pauvres types

Deux semaines plus tôt

Je m'appelle Freedom, et c'est une soirée comme les autres au bar. Il y a une nouvelle fille, une blonde, seize ans peut-être. Elle a encore les yeux plein de couleur ; ça ne fait pas assez longtemps qu'elle bosse. Ça viendra. Elle aurait bien besoin de manger un morceau, de se remplumer un peu. Je sais qu'elle est nouvelle parce qu'elle a les dents blanches, un joli sourire. Dans un mois ou deux, ses gencives seront tachées de débris noirs, et elle n'aura plus que la peau sur les os. C'est comme ça que ça se passe dans ce métier. Tout ce qu'il y a de beau dans la jeunesse est bousillé par le désir sordide des hommes et l'asservissement à la came. Ainsi va la vie.

Un motard la tire par ses boucles dorées en direction du parking. L'endroit est trop bondé pour que les gens s'en aperçoivent. L'homme se fond parmi le reste des blousons en cuir et des cheveux gras noués en queue de cheval, foule compacte de l'entrée à la sortie du bar. Mais je m'en aperçois, moi. Je la vois. Et elle me voit aussi, le regard voilé par une expression suppliante, une étincelle d'innocence qui pourrait bien survivre si je fais quelque chose. Mais il faut que je le fasse maintenant.

« Occupe-toi du bar », dis-je, sans m'adresser à personne en particulier. Ma propre agilité me surprend quand je bondis par-dessus le comptoir pour m'engouffrer dans la mêlée, poussant, jouant des coudes et des pieds, criant. Je les retrouve

au sillage de parfum laissé par la fille. J'arrache le bouchon rouge du Tabasco d'un coup de dent et le recrache. Le motard ne peut pas me voir arriver derrière lui tandis qu'il essaie de quitter le bar ; il fait bien deux têtes de plus que moi. Je verse une bonne dose de sauce piquante au creux de ma main.

Je possède toujours les vêtements que je portais quand on m'a violée. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis complètement maso. Je m'appelle Freedom, Liberté, même s'il est rare que je me sente libre. C'est le marché que j'ai passé avec les pauvres types : je n'accepterais le programme de protection qu'à condition de prendre ce nom. Freedom McFly, même s'ils n'ont jamais voulu que je garde le McFly. Ça faisait trop Burger King, d'après eux. Trop années quatre-vingt. Putains de pauvres types.

C'est Freedom Oliver, du coup.

J'habite à Painter, dans l'Oregon, un patelin noyé sous les déferlantes de sable, de pluie et de meth, où je travaille dans un bar rock appelé le Whammy Bar. Mes habitués sont des gros lards issus des gangs de motards de la côte Ouest comme les Hells Angels, les Free Souls ou les Gypsy Jokers, qui en pincent pour ma solide carcasse tatouée et en profitent pour me mettre la main au panier.

« *Viens voir que j'tâte ton p'tit cul.* »

« *Viens faire un tour sur mon gros engin.* »

« *Et si je te croquais, l'Olive ?* »

Je cache mon dégoût derrière un sourire qui convainc la foule et bombe un peu plus la poitrine ; ça fait rentrer les pourboires, même si ça me donne la chair de poule. Ils me demandent où j'ai pêché mon accent, et je leur réponds Secaucus, dans le New Jersey. En fait, c'est celui d'une banlieue pourrie de Long Island, Mastic Beach. Aucune chance que ces péquenauds fassent la différence, de toute façon.

Je défonce mon parapluie au petit matin après la fin de mon service et la fermeture du bar. Je plisse les yeux dans la pluie

d'octobre et la fumée d'une Pall Mall. Je vous jure, il a plu tous les jours depuis que je suis née. À ma gauche, attendant au Whammy Bar, se trouve l'Hôtel Painter. L'enseigne en néon grésille sous la pluie, mais à cause de quelques lettres claquées, on lit « Hôtel Pine ». Pas mal trouvé, vu que c'est un de ces motels glauques avec chambres louées à l'heure offrant un toit branlant à quiconque veut se payer une chatte pas chère. Ces dames sont blotties sous l'auvent de la réception pour s'abriter de la pluie, et me crient au revoir. J'agite la main en retour. Boucles d'or n'est pas là. *Tant mieux*. Les affaires n'ont plus l'air d'aller fort à cette heure-ci.

Merde à ce parapluie, s'il n'a pas envie de fermer. Je le jette par terre avant de grimper dans un vieux break rouillé jusqu'à l'os. J'enlève mon piercing au nez et écrase mon mégot dans un cendrier plein à ras bord.

« Bordel de Dieu ! » je crie, effrayée par un coup sur la vitre. La condensation m'empêche de voir à l'extérieur, alors je baisse la fenêtre d'un centimètre pour tomber sur deux costards-cravates. « Trouduc de pauvres types. » Ils me regardent comme si j'étais cinglée, mais j'imagine qu'ils s'y attendent. Les gens ont un mal de chien à comprendre ce que je dis la plupart du temps. « Il est pas un peu tard pour vous ?

– C'est toi qui nous obliges à nous déplacer toutes les deux minutes, rétorque un des hommes.

– C'était un accident, dis-je avec un haussement d'épaules, en descendant de la voiture.

– Essayer d'aveugler quelqu'un au Tabasco, tu appelles ça un accident ?

– Question de sémantique, Gumm, dis-je en jouant avec mon trousseau de clés. Le type maltraitait une des filles, alors je lui ai mis une gifle. Sauf que j'ai mal visé et que je lui ai touché les yeux. C'est vraiment un hasard si on venait de me renverser du Tabasco sur la main une minute plus tôt... De toute façon, il ne va pas porter plainte, alors je suis désolée que vous ayez fait tout ce trajet depuis Portland pour rien.

– Tu joues avec le feu, dit Howe.

– Le Tabasco n’a jamais rendu personne aveugle. » Je secoue mes cheveux trempés par la pluie. « Ça fait juste un mal de chien et ça empêche de dormir.

– En tout cas, il était assez remonté pour appeler les flics. Tu serais dans une cellule à l’heure qu’il est, si on n’était pas intervenus, dit Gumm.

– Bah, ça lui irait bien, le bandeau de pirate. » Je les emmène dans le pub fermé, remets le courant et attrape trois Budweiser. Ils reluquent les bouteilles. « On se détend. Je dirai rien », je leur promets.

L’éclairage est faible, presque en mode salle d’interrogatoire, au-dessus du comptoir planté au milieu d’un grand parquet vermoulu où trônent quelques tables de billard. L’air est imprégné d’une odeur de tabac froid, incrustée dans les sillons du bois comme une chanson gravée sur un vinyle. La stéréo s’allume au son de Lynyrd Skynyrd. Les marshals Gumm et Howe récupèrent chacun un tabouret retourné sur le bar, puis s’assoient.

« Tu connais le tarif », dit l’agent Gumm, cheveux poivre et sel, moustache en guidon de vélo et bajoues flasques. Il aimerait mieux être ailleurs, ça se voit. Moi aussi, j’aimerais mieux qu’il soit ailleurs. C’est le tribunal qui les envoie. Merde au système. Qu’on en finisse. On remplira les formulaires, j’aurai droit à un sermon. *Retiens bien cet avertissement.* Ouais, ouais, je le retiens à fond. À côté de Gumm, l’agent Howe, qui parcourt un dossier tiré d’une enveloppe en papier kraft. « Comment ça va le boulot, Freedom ?

– Je vous répondrais volontiers un truc bien senti, mais je suis trop crevée pour ces conneries, dis-je en essuyant ma veste en cuir avec un torchon. Tapez-moi sur les doigts et on pourra tous rentrer chez nous, d’accord ?

– Je demandais, c’est tout », maugrée Howe, beau gosse d’une petite quarantaine d’années aux cheveux de jais et aux yeux verts. Je me le taperais bien. Si c’était pas un connard fini, je veux dire. Quoique, je ne suis pas sûre que ça m’arrêterait.

« Laissez tomber vos conneries. Vous avez pas fait tout ce chemin depuis Portland pour me casser les pieds à cause d'une petite bagarre de rien du tout. »

Ils font rouler leurs bouteilles entre leurs paumes. Gumm se sert de sa manche pour essuyer les gouttes de bière sur le bois. Ils se regardent en haussant les sourcils, l'air de dire : *Tu y vas ou j'y vais ?*

« Vous allez cracher le morceau, oui ou non ? » Exaspérée, je me hisse sur le bar devant eux. J'enlève leurs enveloppes de sous mes fesses et m'assois en tailleur, les genoux à hauteur de leurs yeux.

« Freedom, Matthew a été relâché de prison il y a deux jours. Il a fait appel, et il a gagné », déclare Gumm avec un toussotement forcé.

Mais c'est super chouette, dites donc ! Je pose les coudes sur les genoux, le menton sur les poings. Quelle expression vais-je feindre ? Va pour l'ignorance, comme si je n'avais aucune idée de quel Matthew on parle. Mais je le sais. C'est pour cette raison que je suis un témoin protégé. Relevant du Programme de Traitement et d'Information pour la Protection des Témoins Exceptionnels. PTI-PTE. Pauvres types. Veinarde que je suis, j'ai été libérée sur non-lieu définitif, ce qui signifie qu'on ne peut pas me juger deux fois pour le même crime. C'est ce qu'on appelle avoir de la chance dans son malheur.

« Et ? » Je ne veux pas qu'ils s'aperçoivent que mon cœur bat la chamade et que je commence à transpirer.

« Pour une période qui reste à déterminer, nous allons renforcer ta protection, déclare Gumm en se penchant vers moi. Un de nos agents passera te voir toutes les semaines. On te conseille de faire profil bas.

– Encore plus bas que dans un bar à motards du trou du cul du monde, vous voulez dire ?

– C'est pas si cher payé pour avoir tué un flic, Freedom. » Et revoilà ces regards mauvais et ces rictus que j'ai bien trop l'habitude de voir chez ces types. « Allez, ça ne te coûtera rien de l'avouer une bonne fois pour toutes. Tu ne peux

pas repasser devant le juge, de toute façon. On sait que c'est toi qui l'as fait.

– Bonne chance pour le prouver. Et merci de m'avoir prévenue, espèces d'enfoirés. » J'avale ma bière et pointe la porte du menton. « Gaffe à la pluie quand vous rentrerez à la grande ville. Je voudrais pas que vous mourriez dans un horrible accident. » Je termine ma bouteille. « Ce serait trop moche. »

Ils comprennent le message, au moins. Parfois ils s'incrustent. Parfois pas. Il y a des moments où ils s'attardent exprès, juste pour m'énervier. « Au fait... » Howe se lève de son tabouret, et ferme son manteau. « Je suis obligé de te poser la question. La procédure, tu sais... » Il parle entre ses dents, comme s'il avait des épines plantées dans le cul.

Je lui épargnerai cette peine, ne serait-ce que pour qu'ils déguerpissent plus vite. Leurs dossiers se collent à mes bottes mouillées quand je saute du bar. Je récupère les papiers trempés, et les leur rends. « Vous inquiétez pas, je prends toujours mes médocs. » Un beau mensonge. Et je crois qu'ils le savent, mais qu'ils s'en foutent. « Pas la peine de demander. »

Je pense à Matthew, relâché de prison après dix-huit ans ; dix-huit ans de détention qui ont assuré mes dix-huit ans de liberté.

Seule dans mon appart merdique, j'enlève mes vêtements mouillés et sèche mon corps nu sur les coussins d'un canapé en tweed à l'odeur de moisi. Seule, je pleure. Seule, je regarde une vieille photo de mon défunt mari, Mark, unique rescapée d'un incident impliquant un évier et une boîte d'allumettes il y a vingt ans. Seule, j'ouvre une bouteille de whisky. Seule, je murmure deux prénoms dans le noir.

« Ethan. »

« Layla. »

Seule. Connards de pauvres types.

Mason et Violet

Je suis un petit garçon. Les bras de cette femme me protègent de l'immensité de l'océan, bleu à perte de vue jusqu'à l'endroit où il forme une ligne grise parsemée de bateaux. J'enfouis mon visage contre son cou ; son rire secoue mon petit corps. Mais je ne sais pas qui est cette femme. Je regarde le ciel à travers ses cheveux roux ; des poches de soleil brillent d'une lumière hypnotique entre ses boucles mouillées. Son corps, la chose la plus chaude que j'aie jamais connue, une couverture dans la fraîcheur des vagues. Sa peau sent la noix de coco et le citron vert. Les cris des mouettes résonnent dans mes oreilles, et je sais que j'aime cette femme. Je ne sais juste pas du tout qui elle est. « Qui es-tu ? » je demande. Elle ne répond jamais, dans ces rêves ; seule une ligne droite d'un blanc aveuglant sort de sa bouche. Je n'arrive pas à me réveiller, et je ne suis pas sûr d'en avoir envie. Elle se retourne pour que les vagues s'écrasent sur son dos, crie de joie dans mon cou. Je resserre les jambes autour de sa taille. Et dans le calme qui sépare les coups de boutoir des vagues, je suis la trace des tatouages sur ses épaules, j'enlève des grains de sable du bout de ses cheveux et je lui dis que je l'aime.

« Où est ta sœur ? » me demande-t-elle.

Mason Paul se réveille, frissonnant dans sa propre sueur, l'atmosphère de la chambre encore moite alors qu'il y a des heures qu'ils ont fait l'amour, le goût de Violet encore sur ses lèvres. Ce qui fait de ce rêve récurrent un cauchemar, il

n'en sait rien. Il saisit doucement le poignet de Violet entre le pouce et l'index, écarte son bras. Il attrape un paquet de cigarettes caché dans son tiroir à chaussettes et se faufile à l'extérieur, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller.

Il fait encore trop chaud pour une nuit d'octobre à Louisville, dans le Kentucky. Mason se tient nu devant la porte-fenêtre de son balcon, ne sachant pas vraiment si ses épaules restent tendues par la satisfaction que lui a laissée Violet ou l'angoisse provoquée par le rêve. Derrière lui, Violet ronfle, vautrée sur des draps de soie de la même couleur que son nom. Mason tire sur sa Marlboro et regarde les étoiles qui brillent d'une lueur orangée, en corrélation avec l'arrivée prochaine de la Toussaint. Il se prépare un Manhattan au bourbon accompagné d'un soupçon de liqueur au caramel. Ça sent les bonbons au sirop de maïs. Ça sent Halloween. *J'ai l'air d'un malade mental à faire des rêves pareils.* Il se racle la gorge rendue pâteuse par une légère gueule de bois.

De la mousse espagnole se balance au rythme de la brise dans le grand jardin de la maison coloniale ivoire à bordures noires de style Nouvelle-Orléans, une maison qui devait abriter des maîtres et des esclaves il y a plus d'un siècle. Mason porte son collier en argent à ses lèvres, réchauffant la croix avec son souffle, mais ce n'est qu'un réflexe. Ces dernières années, il a décidé qu'il serait peut-être moins décevant de considérer Dieu comme un nom invoqué à tort et à travers plutôt que comme un concept profond. Mais le geste lui rappelle sa petite sœur, Rebekah, le seul membre de sa famille qui ne l'ait pas rejeté. Elle lui manque terriblement. Le bourbon n'aide pas.

La maison a été bâtie par une vieille fortune du Sud issue des champs de tabac Cavendish qui bordent la propriété, des banquiers prospères ayant réalisé des placements lucratifs au temps où l'économie américaine vivait son âge d'or. Elle est désormais occupée par Mason, jeune homme prometteur de vingt-quatre ans. Il semble destiné à devenir

l'avocat pénaliste le plus brillant de l'État depuis qu'il a réussi à se faire une place dans l'un des cabinets les plus florissants du Kentucky, quelques semaines seulement après sa réussite éclatante à l'examen du barreau. Impressionnant, à son âge, mais pas totalement inédit. Avocat junior, il serait en passe de monter en grade, si on en croit les rumeurs qui circulent au cabinet, ce qui en ferait la première personne à décrocher aussi rapidement un poste de senior : résultat de nombreux stages, d'incalculables heures de travail et d'un esprit vif comme l'éclair. Mason jette sa cigarette dans l'herbe quand il entend Violet se retourner dans son sommeil, et fait semblant de ne pas l'avoir remarqué.

Un instant plus tard, elle passe ses longs bras fins autour de sa poitrine nue. « Tu étais en train de fumer, hein ? » Mason devine le sourire qui s'insinue dans sa question. *J'ai toujours su que je terminerais avec une collègue. Évidemment, il fallait que ce soit une avocate d'affaires embarquée dans la croisade contre l'industrie du tabac.*

Les cigales chantent au loin, les grenouilles-taureaux coassent dans les marécages et sous les saules pleureurs avoisinants. « Qui, moi ? » fait Mason avec un sourire en coin. Le Manhattan brille sous la lumière de la lune quand il pose la main sur celle de Violet, le regard toujours tourné vers le jardin.

Elle resserre son étreinte, souffle dans son dos. « Ton cœur bat à toute vitesse, je le sens sous mes lèvres, dit-elle en l'embrassant entre les omoplates.

– Encore un rêve... » Mason prend une longue gorgée de cocktail.

« Ça va aller », dit Violet, mais elle craint que ses paroles de réconfort ne tombent dans l'oreille d'un sourd.

Mason s'écarte d'elle pour rentrer dans la chambre, où il s'assoit sur l'ottomane avec sa bouteille de Maker's Mark, ordinateur portable et papiers à ses pieds. Il se connecte à son faux compte Facebook, Louisa Horn. Des pensées dansent dans les replis de son cerveau à propos de sa sœur

Rebekah. Pas de nouvelles depuis plusieurs jours, ça ne lui ressemble pas. *Pourvu qu'elle ait enfin eu la bonne idée de se tirer de là.* Mason tente de se distraire avec l'amoncellement de paperasse qui forme un cyclone autour de lui. Il parcourt lentement les documents, inhalant des vapeurs de bourbon entre chaque page. Il s'en veut de ne pas pouvoir faire l'amour à sa copine, préoccupé par le silence de sa sœur et le procès pour viol qui doit enfin se clore le lendemain. C'est toujours ce genre de trucs qui le déstabilisent. Qui arriverait à bander en pensant à sa famille et à des procédures légales ?

« Tu n'as toujours pas fini de bosser sur l'affaire Becker ?

– Je vérifie juste que tout est parfaitement en place pour demain. » Il lève les yeux vers Violet, lui sourit. « Sinon, tu peux oublier les îles Turques-et-Caïques.

– Alors là, tu rêves », rétorque Violet, qui s'étire en bâillant.

Mason étudie les photos de l'hôpital St. Mary, l'examen médical de la victime. Les fragiles zones violacées qui marquent ses yeux et l'intérieur de ses cuisses suscitent en lui une émotion qui mérite bien une autre gorgée. Dans son dos, Violet observe les mêmes clichés.

« Combien de fois dois-tu regarder ça ? demande-t-elle.

– Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, crois-moi. » Mason suit le contour du papier du bout des doigts. Il aimerait pouvoir s'insensibiliser, parfois, perdre toute compassion envers la victime, comme certains de ses collègues. « Il faut juste que je fasse ça en attendant de passer senior au cabinet, mon cœur. Peut-être même associé d'ici quelques années.

– Que tu fasses quoi ? Que tu vendes ton âme au diable ?

– Je la lui louerais, plutôt. » Mason sort une photo d'une enveloppe, et la tend à Violet. Il parle à voix basse, par-dessus le bord de son verre. C'était le seul poste disponible dans un cabinet prestigieux, à l'époque. C'était là qu'on avait besoin de lui. Mais il a l'intention de changer de domaine bientôt, de se lancer dans le droit des affaires ou le droit immobilier, quelque chose comme ça.

Violet examine la photo. « La vache, d'où est-ce que tu sors ce truc ?

– Un tuyau anonyme. » Il lui reprend le cliché, l'étudie. « C'est ça qui va m'aider à remporter le procès. C'est ça qui va me garantir une place d'associé au cabinet.

– Présenter la victime comme une pute... » La voix de Violet s'éteint.

« Je sais, dit Mason, qui se frotte le front avec un soupir.

– C'est parfait. » Violet lui plante un baiser sur le crâne, avant de s'éloigner. « Tu vas être une putain de vedette. »

Il la regarde sortir dans le couloir, savourant la façon dont ses fesses nues se balancent devant lui, semblables aux œuvres d'art qui tapissent les rêves d'un collectionneur. Quand elle s'éclipse dans l'escalier, il efface son image avec une nouvelle gorgée. Ses yeux reviennent à la photo que Violet vient d'approuver : la victime, seins nus et hilare sur les genoux de son client la nuit du viol en question. Le *Maker's Mark* lui donne de l'assurance, un peu plus d'espoir qu'il n'en aurait à jeun : s'il arrive à remporter ce procès, rien que celui-là, il pourra passer à n'importe quel autre domaine et ne plus jamais avoir à défendre de pourriture.

« *Où est ta sœur ?* » La question de l'inconnue rousse de son rêve résonne encore entre ses oreilles.

« C'est une très bonne question, ma p'tite dame, marmonne Mason en retournant à son ordinateur. Avec un peu de chance, aussi loin de Goshen qu'une fille comme elle peut se retrouver. »

Ça le perturbe, que Rebekah ne l'ait pas contacté. Il sait qu'elle est naïve, un peu crédule, des traits de caractère qui pourraient passer pour de la lenteur d'esprit, mais qu'on peut aussi bien mettre sur le compte de la chaleur des gens du Sud. Mason clique sur la page Facebook de sa sœur. Ce manque d'activité ne lui ressemble pas : elle publie des citations pieuses tous les jours, d'habitude. Son dernier post s'intitule : « *Épître aux Galates 5, 19-21.* »

Après avoir été forcé d'ingurgiter la Bible pendant des années, Mason se souvient du passage sans avoir à le chercher. « *Or, les œuvres de la chair sont manifestes, ce sont l'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table, et les choses semblables. Je vous dis d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point du royaume de Dieu.* »

Sous le texte figure une photo de Rebekah avec leur petite sœur, Magdalene. Mais Mason n'a jamais rencontré Magdalene : sa mère venait de tomber enceinte quand il a été banni de leur église, renié par sa famille.

Mason a créé un faux compte Facebook, au nom de Louisa Horn, pour rester en contact avec sa sœur. Il se demande si ses parents ont fini par s'apercevoir que Rebekah communiquait avec lui derrière leur dos. Apparemment, elle avait réussi à endormir les soupçons de son père en lui expliquant que Louisa Horn était simplement intéressée par leur église. Mason avait entendu parler des nouvelles techniques de recrutement de la congrégation, les prêches à l'entrée des grands magasins et ainsi de suite, pour tenter de guider les brebis égarées vers le salut, un trophée de plus au tableau de chasse des évangélistes... et la fausse Louisa Horn n'était qu'une adepte potentielle parmi d'autres.

S'il avait su que l'idée de devenir avocat, ou ne serait-ce que de quitter la maison, entraînerait une rupture aussi brutale, il se serait montré plus prudent. Mais au fil des années, le système de pensée de son père semble s'être modifié et relâché, passant de celui d'un pasteur évangéliste relativement normal à quelque chose d'autre, quelque chose de plus extrémiste. Tant que les rumeurs n'étaient pas crédibles, Mason pouvait se contenter d'en rire. Mais la mue de son père n'avait commencé qu'à l'époque de son adolescence, et Mason ayant quatre ans de plus que Rebekah, c'est surtout a posteriori qu'il a découvert la plupart de ces dogmes

fanatiques, les changements se précipitant après son départ et son exclusion de la famille.

Mason se cale sur le canapé, se frotte le menton et fronce les sourcils. Il serre de toutes ses forces le goulot du Maker's Mark. La pellicule de cire rouge qui recouvre le verre donne l'illusion que ses mains saignent. *Des stigmates*, pense-t-il, en se rappelant une vieille femme de la communauté qui était venue demander conseil à son père un jour, persuadée de porter les plaies du Christ. Mais c'était il y a bien longtemps, à Goshen. On ne manque jamais d'illuminés, là-bas. Mason relit la citation de l'épître aux Galates sur son ordinateur. Un frisson le traverse, tandis qu'il pense : *Cours, Rebekah, cours.*

Le cafard

Je m'appelle Freedom et j'ai les paupières lourdes. À travers ma gueule de bois, j'étale ma nudité sur le lit défait. Ma bouche a un goût de charogne, le whisky suinte à grosses gouttes de mes pores, j'ai les pommettes saturées d'alcool. Onze heures et demie du matin. Pas mal. J'ai les cuisses endolories, résultat des coups de hanche ; une sensation que je connais bien. Je me retourne vers Cal, affalé sur le ventre, cul à l'air et aussi raide qu'un macchabée.

« Espèce de cafard ! » j'aboie en l'expulsant du lit d'un coup de pied. Il emporte les draps entortillés dans sa chute. « Qui t'a dit que tu pouvais venir me baiser ?

– C'est toi qui m'as appelé au milieu de la nuit et qui t'es jetée sur moi ! » crie-t-il depuis le sol.

Aucune raison d'en douter ; ce n'est pas la première fois. Cal est un cow-boy, et je ne vois pas d'autre mot pour le décrire. Il a cinq ans de moins que moi, même si on dirait plutôt dix, et fait partie de ces rares personnes à pouvoir s'en tirer avec le look santiags et longs cheveux blonds. Je ne l'avouerais jamais à voix haute, évidemment, mais il est bâti comme un dieu et encore mieux monté que le Christ sur sa croix.

Je lui jette son tee-shirt blanc puis en enfle un gigantesque aux couleurs du club CBGB et gagne la cuisine en titubant. Je n'ai aucune idée d'à qui appartient ce tee-shirt. Il pourrait être à n'importe qui. Il est à moi, maintenant.

Je repêche un plat propre dans une pile de vaisselle que je prévois de laver un jour. Je verse de la semoule crue dans le bol ébréché, et l'inonde de rhum épicé. Puis je soupire. « J'étais bonne, au moins ? » J'ai tendance à avoir des absences pendant mes galipettes dans le foin. Cal arrive derrière moi, me fait pivoter vers lui. Il me soulève, et je l'entoure de mes jambes sur l'évier crasseux.

« Comme d'habitude, Free-Free », dit-il avec un sourire. J'ai trop mal au crâne pour son sourire. Je le repousse.

« Attention, cow-boy. » Je prends une gorgée de rhum, histoire de soigner le mal par le mal. Ça fait des jours que le bouchon est porté disparu. S'ensuit un silence que certains trouveraient gênant, mais qui ne l'est pas, en tout cas pas pour moi. J'aime le calme, en fait. Je trouve ça bien. Cal avale du jus d'orange à même la brique devant le frigo ouvert. Il souffle pour expulser l'acidité de ses joues comme un dragon cracheur de feu.

« Qui est Mason ? » Il s'en fout. Il lit la liste des ingrédients du jus. Il aime les trucs bio. Un vrai hippie.

« Qui ? » J'observe la cuisine sale. Je n'ai tout simplement pas la force de la nettoyer. Ça fait un bail que je n'ai pas eu la force.

« Quand tu es tombée dans les vapes, dit Cal face à mon frigo tristement vide. Tu as fait un cauchemar, et tu n'arrêtais pas de crier "Mason". »

Je joue les imbéciles, et je les joue bien. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je vis entourée de débiles mentaux, y compris Cal. Mais ses talents au plumard compensent sa tête pleine d'eau.

« Je crois pas avoir jamais rencontré de Mason. » C'est une double négation, donc ça reste la vérité. Une simple manipulation verbale pour entourlouper Cal. « Je dois avoir entendu ça à la télé. » Le téléphone sonne, et je me mets à retourner les placards de la cuisine. C'est là que je le planque quand les migraines arrivent. Cal me regarde du même air que la plupart des gens : perplexe. Je remonte le

cordon jusqu'au combiné, posé sur des boîtes de petits pois au fond du placard. « Ouais ? dis-je. Allô ? » Je colle le téléphone contre ma joue. Puis je fais semblant de raccrocher, couvrant le bouton de ma main. « Un faux numéro. Des abrutis de télévendeurs ou un truc comme ça. » Là, je mens.

« Ton visage dit le contraire, Free-Free. »

J'ai horreur qu'il m'appelle Free-Free. On dirait le nom qu'un gamin donnerait à son hamster. La brique de jus d'orange retourne à ses lèvres plusieurs secondes ; ça doit être le gin que j'y ai ajouté l'autre jour. Et face à ce sourire débile et ces abdos de rêve, je m'imagine en train de regarder une pub pour Tropicana. Je repense à leur slogan : *Tropicana, un parfum qui se lit sur le visage*. Ça oui, si la crétinerie est un parfum.

« Faut que j'aille prendre une douche. » Je démêle le cordon du téléphone et me dirige vers la salle de bains. « J'aimerais que tu sois parti avant que je revienne. »

Retour chez M'man

Trois jours plus tôt

Matthew Delaney est assis sur les toilettes métalliques sans couvercle de sa cellule d'isolement. Ossining, État de New York, berceau de la prison de Sing Sing. Un petit tas de papier repose sur ses cuisses nues pendant qu'il s'essuie.

« Allez, on y va, Delaney », l'appelle Jimmy Doyle, le gardien de prison. Avec un sourire poli, Matthew lui demande une minute pour terminer son affaire. Le maton regarde ailleurs. Les matons regardent toujours ailleurs. Une par une, Matthew déchire les pages en petits bouts, qu'il évacue avec son urine et sa merde.

Il embrasse un dernier carré de quelques centimètres, soigneusement découpé avec un coupe-ongles qu'il a fait passer en douce il y a plus d'un an. Sur le fragment, on peut lire : « Nessa Delaney. »

« Nessa, Nessa, Nessa... », murmure Matthew en s'adressant au mur de sa cellule d'un mètre quatre-vingts de côté, où une vieille photo aux yeux grattés a été scotchée au-dessus de sa couchette. « Je me demande ce qui me plaira le plus. Quand je t'ai fait l'amour, il y a des années...

– Il faut y aller, Delaney », l'interrompt Doyle en ouvrant la porte métallique.

Mais Matthew s'accorde un dernier instant pour parler à Nessa. « Ou quand je te retrouverai et que je te trancherai les deux bras avant de boire ton sang ? » Son estomac se

soulève d'excitation, l'idée de la mort de Nessa provoquant une sensation similaire à celle qu'on éprouve quand on tombe amoureux. La haine et le désir de Matthew se sont confondus en une seule émotion au fil des années, une émotion qu'il ne peut ni combattre ni tout à fait comprendre.

Un rictus se dessine sur son visage tandis qu'il marche dans les couloirs du bloc C. Du côté nord, c'est la zone de sécurité intermédiaire où, contrairement au mitard que Matthew a si souvent fréquenté, on trouve des cellules partagées avec des barreaux.

Matthew balance le sac contenant ses effets personnels sur son épaule en suivant le gardien, un homme qu'il connaît bien. Les détenus de la zone nord beuglent et applaudissent à son passage, martelant les barreaux avec leur gobelet en étain et transformant les emballages de leurs savons en confettis, puisqu'on leur autorise ces démonstrations de joie quand l'un des leurs a purgé sa peine. À la dernière cellule, avant un nouveau contrôle de sûreté, un prisonnier arborant des tatouages à la gloire de la race aryenne jette sa chaussure à la tête de Matthew.

Et le rictus se change en grincement de dents.

D'un mouvement fluide qui semblerait presque chorégraphié, Matthew lâche son sac, passant les deux bras à l'intérieur de la cellule pour coller le prisonnier dos aux barreaux. Il tire sur son poignet droit de la main gauche, le bras passé autour du cou de l'autre, serrant de plus en plus fort. « Y a un problème, connard ? » crache-t-il à l'homme dont les lèvres commencent à se décolorer. Celui-ci est incapable de répondre, la gorge comprimée par le coude de Matthew.

« Ça suffit, Delaney, intervient le gardien en l'attrapant par les bras. Tu es à deux doigts de la liberté. Tu vas tout foutre en l'air à cause de ce connard ?

– La liberté... » Matthew relâche l'homme.

« Allez, viens, dit Doyle, qui tape un code sur un boîtier. Ta famille t'attend. »

Quand ils ont passé la sécurité et qu'ils se retrouvent seuls un instant, Matthew soupire, le sang regagnant son visage et le reste de son corps. Il serre l'épaule du maton. « Je te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as fait quand j'étais coincé ici, Jimmy.

– On se connaît depuis qu'on est gamins, Matty. » Mais Matthew sait qu'il n'a bénéficié de l'aide du gardien que parce que sa mère le fournissait en cocaïne premier choix et en repas ici ou là. Ça ne lui fait ni chaud ni froid, il a obtenu les informations qu'il désirait, sur Nessa Delaney, désormais connue sous le nom – si ses renseignements sont bons – de Freedom Oliver. « Je passerai chez vous bientôt. Il faut que j'aille voir ma mère, de toute façon », dit le maton.

Et quand il rejoint ses collègues, il pousse Matthew dans le dos. « Bouge tes fesses, Delaney. »

Mastic Beach, dans l'État de New York : jadis perle cachée de la côte sud de Long Island, émaillée de maisons de vacances et de bungalows pour habitants de Manhattan s'évadant à la plage les mois d'été. Il n'y a pas si longtemps, c'était un havre de paix où chacun connaissait son voisin et où les rues étaient bordées de clôtures d'un blanc étincelant. Mastic Beach avait des couleurs, un ciel limpide, et tout le monde aimait écouter les anciens parler de l'endroit à l'époque où les routes étaient encore faites de terre, bordées de pâturages bucoliques, avant l'invention de l'automobile. Les petits commerces appartenaient à des familles, et des odeurs de pain chaud se répandaient d'un bout à l'autre de Neighborhood Road. Les ports de plaisance débordaient de voiles magnifiques qui s'élevaient de Moriches Bay pour s'élancer vers les cieux.

Et puis l'héroïne s'est infiltrée par les égouts de Brooklyn pour se vider dans les rues de Mastic Beach, et bientôt la criminalité a atteint des niveaux astronomiques. Là où les gens se croisaient en souriant, maintenant ils gardent la tête baissée de peur de se faire agresser. Les attaques au couteau

sont aussi banales qu'une virée au supermarché. Les vieux se font dépouiller, et les enfants de Mastic grandissent trop vite. *Enceinte à treize ans ? Mes putains de félicitations.* Et si vous avez la chance d'avoir un carré d'herbe assez grand pour ressembler à un jardin, il y a de fortes chances pour que vous ayez vu plus d'une fois les projecteurs d'un hélicoptère de police traquer un suspect en cavale. À ce moment-là, vous passez en revue tous les fouteurs de merde que vous connaissez dans le quartier jusqu'à avoir une bonne idée de qui est recherché.

Aujourd'hui, Mastic Beach sert de dépotoir aux HLM de l'État et à tous les pervers, maniaques et détraqués fichés comme délinquants sexuels. La ville brille en rouge sur toutes les cartes grâce à eux. Chaque semaine, les habitants reçoivent des lettres de la police les informant de la présence de violeurs et de pédophiles à quelques pas de chez eux. Les petits commerces sont devenus des enclaves pour sans-papiers arabes. Et les gangs ont colonisé le terrain : les Bloods, les Crips, les MS-13. Les Blancs ne sont plus qu'une minorité de nos jours. Enfin, à part les Delaney. Ils forment un gang à eux tout seuls, une espèce à part.

Peter n'a pas besoin de compter pour savoir combien de cubis de vin il faut à Lynn Delaney avant d'être bourrée. La réponse est deux, l'équivalent de six bouteilles. Pas étonnant, quand on sait que la mère des frères Delaney pèse quasiment trois cents kilos.

Lynn s'essouffle à chaque fois qu'elle lève son verre pour prendre une gorgée. Le cabernet entache les fissures de son sourire, difficile à distinguer derrière le quart de tonne de lard étalé sur le lit king size qu'il a fallu installer sur des parpaings à la place des habituels pieds en laiton. D'après les souvenirs de Peter, c'est la première fois que sa mère tente de se faire une beauté ; son rouge à lèvres violet déborde sur ses dents grises et creuses, résultat de trop nombreuses

dévalorisations effectuées des années plus tôt, quand elle en avait encore quelque chose à foutre de son sourire.

« Luke ! hurle-t-elle.

– Quoi ? grogne Luke depuis la cuisine.

– Viens me passer la bombe de laque qui est sur la commode ! » Lynn s'étouffe à force de crier.

« Demande à Peter. Il est plus près de toi.

– Peter ne peut pas. C'est un débile mental. » Peter contemple le tas grotesque qu'est sa mère depuis son fauteuil roulant. Lynn continue : « Viens me donner ma laque, merde !

– Bon Dieu, m'man ! » Luke remonte le couloir à pas furieux jusqu'à sa chambre et lui lance la bombe posée à même pas un mètre d'elle.

La graisse des bras de Lynn tremblote quand elle répand un nuage d'Aqua Net, ce bon vieux gaz à briquet d'une durée de conservation de dix mille ans, sur ses boucles grises entortillées. Dans la cuisine, on entend John et Luke hurler à l'unisson devant le match des Yankees, le craquement de cannettes de Heineken sorties du congélateur. Peter sent d'ici l'odeur de poisson de ses frères, qui ont passé la journée à Cranberry Dock.

Ils ne sont pas rares dans le quartier, les hommes adultes à vivre encore chez leur mère. On pourrait mettre ça sur le compte d'une situation économique pourrie, mais ça se résume souvent à des mères castratrices en quête d'allocations logement et (ou) d'hommes paresseux, deux denrées dont on ne manque pas à Mastic Beach.

« Espèce d'ingrat, marmonne Lynn à l'adresse de Luke.

– Hé, M'man, Matthew est là ! crie John.

– J'arrive, putain ! » Lynn pompe les dernières gouttes de vin bon marché de son cubi et farfouille dans une taie d'oreiller bourrée de médicaments jusqu'à dénicher un comprimé de Xanax à gober. Elle tire sur les paquets de mascara accrochés à ses yeux bleus, lisse sa robe de chambre lavande, et lâche un rot en éteignant son émission de télé-réalité judiciaire.

Titubant et battant des bras, elle se hisse à bord de son M. Mobility, le malheureux scooter électrique qui transporte sa masse débordante jusqu'au couloir. Peter la suit dans son fauteuil roulant. Lynn avance, passant devant les crucifix et les photos de ses garçons, à l'époque où ils méritaient encore ce nom. Au bout du couloir, près de l'entrée du salon, une petite table sert d'autel à son défunt fils, Mark : une photo encadrée où on le voit sourire dans son uniforme du NYPD, entourée de bougies chauffe-plats à moitié fondues. Lynn dépose un baiser sur ses doigts avant de toucher son visage. Elle vénère les morts. Comme beaucoup de gens dans cette ville sordide. Ils versent les premières gouttes de leur verre par terre, portent des toasts à la gloire de leurs chers disparus à chaque mariage, même si c'étaient des raclures. C'est comme ça. On glorifie les morts, on transforme les raclures en héros. À côté de la photo de Mark, trois bougies rouges, une pour chaque fausse couche de Lynn. Et bien qu'elle les ait perdues avant qu'on puisse déterminer leur sexe, elle sait, d'instinct, que c'étaient toutes des filles, et les a baptisées respectivement Catherine, Mary et Joséphine.

Catholique irlandaise, Lynn gagne très bien sa vie en profitant éhontément des aides sociales et de cinq fils nés de cinq pères différents, qui ont préféré prendre son nom plutôt que celui de l'oncle Sam. Delaney, un patronyme associé au grabuge et à la haute tolérance au whisky. Dans le quartier, la blague veut que même le postier distribue le courrier de la famille au commissariat, parce qu'ils finiront toujours par y échouer. Alors que la voiture se gare devant la maison, Peter regarde Lynn inspecter ses fils, alignés à côté de la porte d'entrée.

Il y a d'abord le petit dernier, Luke, le plus séduisant et le plus libidineux des Delaney. Même quand toutes les filles du coin ont su qu'il avait refilé la chlamydia à une partie des voisines, elles ont continué à le trouver irrésistible. Avec ses cheveux blonds, ses yeux verts qui vous transpercent l'âme et un engin auquel la rumeur attribue des dimensions dignes

d'une star du porno, il a vaguement envisagé de devenir mannequin il y a quelques années. Mais il n'est jamais allé jusqu'au bout et a préféré passer sa vie à monter des cloisons en plaques de plâtre et à semer des rejetons partout dans Long Island. Six, au moins, d'après ce qu'il en sait. Peter grimace devant l'odeur pestilentielle de son eau de Cologne, qui tente en vain de masquer des relents de sueur et de poussière.

Vient ensuite John, un gars robuste porteur de tous les gènes récessifs : yeux verts, cheveux roux et tempérament à faire trembler les murs. Il arbore une fausse dent en argent à la place d'une incisive et son visage est couvert de poils roux. Il parle très peu, depuis toujours, et semble porter des vêtements chauds en permanence, gardant ses chemises en flanelle même en été. Usurier en chef de Mastic, John ne se déplace jamais sans sa batte de baseball. Si vous pouvez le rembourser, il n'y a pas meilleur prêteur. Sinon, changez de nom et quittez la ville. Tout le monde a beau savoir qu'il n'est pas muet, personne en dehors de la famille ne se rappelle l'avoir entendu parler. Lynn lui gratouille la barbe. « Pourquoi faut-il toujours que tu caches cette jolie frimousse ? »

Enfin arrive Peter, le fils en fauteuil roulant atteint d'infirmité motrice cérébrale que tout le monde prend pour un débile, y compris, parfois, sa propre mère. Peter est l'excuse toute trouvée de Lynn pour toucher une pension d'invalidité versée par les services sociaux. Contrairement à ses frères, il préfère rester dans sa chambre à regarder des films piratés et à lire des livres sur Internet, évitant les ennuis, pour ainsi dire. Peter déteste sa mère. Elle lui parle comme s'il avait cinq ans plutôt que quarante, le force à manger des choses dont elle sait pertinemment qu'il a horreur et lui vole tout l'argent qu'il reçoit de l'État, l'utilisant pour se goinfrer pendant que Peter doit se contenter des restes comme un chien galeux. Et galeux est le mot juste, vu les habitudes hygiéniques de la maison.

d'écrivain à la maison à auteur pour de bon. Mille mercis, et je lève mon verre à la santé d'une très belle union littéraire. Mes éditeurs chez HarperCollins UK Killer Reads, Sarah Hodgson et Kate Elton, qui continuent à me faire évoluer en tant qu'écrivain et qui m'ont aidée à peaufiner des dons que j'ignorais avoir. Enfin, Zack Wagman, éditeur du groupe Crown Publishing chez Penguin Random House US, le dieu du génie littéraire avec des ailes et un chapeau haut de forme. Merci pour les pelletées d'aide que tu m'as apportées, d'un Yankee à une autre.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai 2015
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'édition : L.01ELON000125N001
Dépôt légal : septembre 2015